

LE MONASTÈRE DE PARIS AVANT BIC

À peine le temps d'atteindre la destination du camion, et déjà Eugenio m'invitait à descendre.

Il me confirma que, trois jours plus tard, il me retrouverait à cet endroit précis pour le voyage de retour.

Je sortis mon téléphone et cherchai l'endroit où j'allais passer la nuit. Il se trouvait à 3,6 kilomètres.

Je me mis donc en marche, songeant aux faits, aux événements et à l'étrange enchaînement de circonstances qui m'avait conduit là, incapable de retenir un sourire de temps à autre, en attendant de rejoindre mon logement partagé.

Quand j'arrivai enfin, le bâtiment avait une allure insolite. Il tenait à la fois de l'église, du moulin et du hangar agricole.

Mais j'étais en France. Ce qui paraît bizarre aux Italiens y passe souvent pour parfaitement naturel. Du moins, c'est ce que je croyais.

J'appuyai sur l'interphone. Au lieu d'une sonnerie, j'entendis tinter une cloche, de celles dont on se sert dans les églises quand on célèbre la communion.

Un petit homme apparut. Chauve. La barbe noire. En habit de moine.

J'expliquai que j'avais réservé et déjà payé en ligne. Il prit ma pièce d'identité, vérifia les informations, me tendit la clé du casier numéro trois, me remit un billet portant le mot de passe du Wi-Fi, puis m'escorta vers la chambre partagée.

Chemin faisant, il me demanda ce qui m'amenait à Paris. Je répondis : « Les femmes. »

À l'instant même où je le dis, j'eus le sentiment que quelque chose m'échappait. Mais quoi ?

Il continua de marcher devant moi. Quelques instants plus tard, il ouvrit une grande porte et m'invita à entrer.

Je pénétrai dans ce qui ressemblait à un entrepôt, avec soixante lits superposés et seulement deux salles de bains. Les femmes à droite. Les hommes à gauche.

Même pendant mon service militaire en Italie, en 1984, je n'avais rien connu qui s'en approchât, fût-ce de loin. La plus grande chambrée que j'aie jamais vue abritait vingt personnes.

Ici, pourtant, mon collègue d'il y a deux mille ans semblait décidé à m'adresser un nouveau message : « Frega, tu n'as encore rien vu. »

Je me retrouvais au milieu d'un marché de gens de toutes les nations et de toutes les traditions. Ce n'était pas une chambre partagée. Ce n'était pas une auberge de jeunesse. C'était tout autre chose.

En Italie, un tel endroit aurait provoqué l'indignation publique, déclenché des enquêtes judiciaires et monopolisé l'actualité. Ici ? Parfaitement normal. Bienvenue en France.

Pourtant, l'établissement était d'obédience catholique, et je voulais comprendre comment une chose pareille pouvait exister.

Je finis par découvrir qu'il appartenait à une congrégation religieuse dirigée par un ordre catholique dont le cardinal avait jadis été excommunié par le Vatican pour avoir refusé de se plier au format établi.

Alors il avait créé son propre système.

Une fois mon téléphone connecté au réseau Wi-Fi, un message de Chanel arriva. Elle me demandait si j'étais bien arrivé, dans quel hôtel je logeais, et m'informait que, si je lui donnais l'adresse, elle viendrait en personne me chercher le lendemain matin pour notre rendez-vous.

Je répondis que je venais tout juste d'arriver. Le voyage s'était passé à merveille. Quant à l'hôtel, il avait eu l'amabilité de mettre à ma disposition une voiture avec chauffeur : j'aurais donc déjà de quoi me déplacer le lendemain matin. Je la remerciai néanmoins de sa proposition.

Ce soir-là, dans la salle commune, il se produisit quelque chose d'inattendu. Un groupe de personnes d'origine indienne et un autre venu du Brésil écoutaient la même musique au même moment.

Plus j'écoutais, plus elle me semblait familière. Puis je compris pourquoi. Ils étaient sur gillettenarrative.com.

Voilà ce que mon collègue d'il y a deux mille ans avait voulu me faire voir. Et cela me rendit heureux.

Le lendemain matin, après mes trois kilomètres à pied, je pris le métro en direction des Champs-Élysées et j'arrivai très en avance.

Je m'arrêtai devant l'entrée. Un instant, je me demandai si je faisais ce qu'il fallait.

La réponse était oui. Parce que je ne demandais d'argent à personne. Et que j'étais libre d'écouter le monde.

Ferdinando